

LE

## NID DE CORBEAUX

---

I

En 1840, au temps des vendanges, je rencontraï dans une chasse, au château de Méré, le colonel Bory. C'était un vieillard aimable, dont l'esprit enjoué me charma au premier abord. Il avait à peu près oublié le monde; depuis le désastre de Waterloo, où il s'était battu en désespéré, il avait dit adieu au bruit et à la fumée. De tout ce qu'il avait aimé sur la terre, une fille lui restait. Il en parlait toujours, à tout propos, avec des larmes de joie dans les yeux; c'était l'espérance de ses vieux jours, c'était le souvenir de son bonheur. Au château de M<sup>\*\*\*</sup>, on se moquait beaucoup de la façon tendre et touchante dont il parlait de sa fille et de Napoléon. Les jeunes gens le plaisantaient sur le petit caporal;



loin de se fâcher, il se contentait de répondre en souriant que la génération bitumineuse de 1840 aurait beau faire des chemins de fer pour aller aussi vite que Napoléon à la conquête du monde. Il prenait en pitié tous nos grincements de plume. « La belle guerre, en vérité ! Quand nous voulions dire du mal des Anglais, ce n'était pas dans l'encre que nous trempions notre épée. » Ainsi parlait le colonel. C'était un noble et digne homme, qui avait commencé ses campagnes en haillons, sans pain, sans armes, mais avec le mot patrie dans le cœur, comme les volontaires de 1792. Il avait suivi la fortune de Dumouriez, de Marceau, de Pichegru ; il avait fini par s'attacher avec fanatisme à Bonaparte, comme le chien de chasse s'attache au chasseur qui tue le plus de gibier. Il avait été de toutes les campagnes célèbres. Plus d'une fois, il s'était le premier mis à cheval sur le canon des Anglais en secouant la bannière du léopard. Enfin il avait payé tous ses grades de son sang. En 1802, il s'était marié entre deux batailles, à Méré, son pays natal ; en 1818, il y était revenu pour se faire paysan, avec sa femme qui allait mourir et sa fille qui venait de naître. Il avait perdu sa femme ; il avait élevé sa fille, tout en cultivant un beau jardin. Sa petite fortune consistait en une petite terre de médiocre produit.

Un jour, toute la joyeuse compagnie du château

de Méré, au retour d'une battue dans les bois de la montagne, descendit à la maison du colonel Bory dans le dessein plus ou moins avoué de voir cette fille dont il parlait tant. Nous fûmes surpris de la trouver si belle et si délicate. Sa charmante physionomie était à la fois douce et fière. Elle fit les honneurs de la maison rustique de son père avec la grâce d'une châtelaine. Les plus fous de la bande, qui étaient entrés en riant, sortirent touchés au cœur. Pour moi, je ne saurais dire combien m'avait frappé la beauté de Marie, — c'était son nom. — Elle était brune, mais elle avait été blonde, de là cette douceur angélique des lignes et des tons de la figure ; elle était svelte et légère ; elle avait un petit pied et une jolie main : en un mot, elle était belle de point en point. Chacun de nous a gardé d'elle un pénétrant souvenir. Elle m'apparaît encore parmi les plus fraîches et les plus souriantes images du passé.

## II

Au dernier automne, j'étais revenu dans le même pays. Un soir, au retour de la chasse, pendant que mes chiens buvaient et gambadaient dans la petite fontaine d'un ravin perdu, je m'appuyai, pour me



reposer en rêvant, contre le tronc d'un peuplier, devant un champ dépouillé d'où je fis envoler une nuée de corbeaux dont le battement d'ailes agita ma main sur mon fusil. Le paysage était des plus désolés ; j'avais pour horizon une colline déserte que les défricheurs venaient d'abandonner à jamais : d'un côté cette colline venait jusqu'à moi tout en se contournant ; de l'autre côté était éparpillé le hameau de Méré, où j'entrevois au-dessus des arbres à demi dépouillés la maison rustique du colonel Bory ; au fond de la vallée, l'étang de Brunehaut glaçait le regard comme une mer morte ; enfin, au-dessus de moi s'élevait un mauvais bois de chênes où les chasseurs avaient plus à faire que les bûcherons. Ce qui attristait encore ce paysage, c'était la saison, c'était le ciel gris, c'était le vent, le triste vent d'automne qui détachait les feuilles avec toutes sortes de gémissements lugubres.

Le bruit du vent n'était coupé que par le cri des corbeaux.

J'étais peu à peu tombé, sinon dans la tristesse de la scène où je me reposais, du moins dans cette mélancolie amère et sauvage qui vous saisit l'âme quand novembre accomplit sous vos yeux son œuvre de mort. Je fus bientôt distrait des funèbres apparitions de l'hiver, — hiver du cœur, hiver de la vie, hiver de la nature, je ne saurais dire lequel des trois est le plus triste, — par un paysan armé

d'une pioche, qui démolissait à tour de bras un pan de mur à cinquante pas de moi. Je me rappelai vaguement avoir vu autrefois à mon premier passage dans le pays une petite maison assez gaiement bâtie au lieu même où le paysan s'escrimait avec tant de violence contre le pan de mur. En y regardant de plus près, je découvris l'ancien jardin à demi enseveli sous les pierres. L'action de cet homme me surprit un peu ; j'allai vers lui :

— Est-ce que le vent avait emporté un pan de cette maison un jour d'orage ?

Le paysan déposa sa pioche, essuya son front et me regarda.

— Non ; et, grâce à Dieu ! voilà que je l'ai démolie du haut en bas.

Cet homme contempla son œuvre de destruction avec un orgueil sauvage. Je m'aperçus alors, en voyant mieux sa figure, que ce n'était pas un paysan pur et simple ; il en avait l'habit et non pas la mine. Sa tête, couronnée de cheveux blancs, avait une belle expression de tristesse intelligente. Malgré la nuit, qui tombait, je reconnus le colonel Bory :

— Quel mal vous avait donc fait cette maison, colonel ?

Il reprit sa pioche comme pour se dispenser de me répondre. Mais, tout d'un coup, m'ayant reconnu :



— Une maison maudite ! murmura-t-il, baissant la tête en homme qui se souvient.

La curiosité m'avait saisi avec plus d'ardeur :

— Je me rappelle qu'il y a deux ans à peine cette maison était une des plus gaies du pays. N'y avait-il pas un berceau de vigne dans le jardin ? Rien n'y manquait. J'y ai vu une jolie haie de sureaux et d'épines qui traversait le cours d'eau du ravin. Quoi encore ? Des arbustes, un toit bleu, une girouette, un banc rustique, et une jolie figure de paysanne à la fenêtre.

— Oui ; et vous vous êtes figuré que le bonheur habitait là ? Eh bien ! voulez-vous savoir l'histoire de cette maison ? asseyez-vous sur cette pierre.

Le vieillard sourit et reprit avec amertume :

— Nous pouvons parler ; ne sommes-nous pas encore au coin du feu ?

En effet, le pan de mur offrait encore les traces de la fumée. Nous nous assîmes tous les deux. Mes chiens, un peu attardés, vinrent prendre place gravement comme s'ils avaient vu par nos physionomies que l'histoire était triste.

« En 1827, un cabaretier d'Argilly, devenu presque riche par héritage, fit bâtir ici, dans un champ de sainfoin, une maison que les baptiseurs du pays nommèrent le *Nid de Corbeaux*, parce que des nuées de corbeaux venaient à tout instant s'abattre à cet endroit. On assure même que sur

chaque lit de pierre les maçons virent se poser ces oiseaux de l'enfer. Oui, le *Nid de Corbeaux* ! Baptême de mauvais augure que la fortune s'amusa à confirmer.

» Il me faudrait la nuit entière pour vous raconter toutes les catastrophes qui ont eu cette maison pour théâtre, toutes les sombres douleurs qui y ont sangloté. En moins de quinze ans, dix-sept personnes y sont mortes de mort violente ou de chagrin ; mais à quoi bon vous peindre le triste tableau de toutes ces images lugubres ? D'ailleurs, une pâle figure efface sous mes yeux toutes les autres. J'arrive au dernier acte de ce drame lamentable.

» J'avais une fille charmante qui était la joie de ma vie solitaire. Vous parlerai-je de toutes ses grâces et de toutes ses vertus ? vous dirai-je qu'elle était belle pour les yeux et pour le cœur ? Mais ne l'avez-vous pas vue ? Je l'adorais ! C'était l'image d'une femme que je n'avais pas eu le temps d'aimer ; c'était l'image souriante du passé, du présent et de l'avenir. Elle avait vingt ans ; il fallait bien la marier, la donner, la perdre à jamais ! Nous avions un arrière-cousin à Paris ; il vint, il nous plut ; en moins de six semaines, tout était fini. Que de larmes j'ai versées quand j'ai vu partir ma fille avec lui ! Ah ! le voile de la mariée est un voile funèbre pour le père ! Elle n'a jamais su comme j'ai pleuré, ma pauvre enfant ! Comme elle allait gaiement à sa



perte ! Ah ! c'était un sacrifice caché sous les fleurs ! Que voulez-vous ! nous, nous sommes les jouets d'une main forte, la main de Dieu, du destin, du hasard, que sais-je ! qui nous pousse dans l'abîme profond ou sur le beau chemin. J'avais donné ma fille à un misérable, ou plutôt à un fou. C'était un de ces vingt mille avocats qui ne savent que dire et qui ne savent que faire. Il avait un peu de bien, j'avais donné soixante-quinze mille francs de dot à ma fille, tout ce que j'avais, car, pour moi, que me faut-il pour vivre ? Il fut décidé que Léon Évrard et sa femme passeraient tous les deux la belle saison avec moi, — là-bas, à une demi-lieue, dans le fond de la vallée. Mais vous y êtes venu avec vos amis.

» Tout alla bien durant un an. L'hiver, ma fille m'écrivit de Paris des lettres toutes parfumées de bonheur. Vers la fin du dernier mois d'avril, ils revinrent à ma maison, qui était plutôt à eux qu'à moi. Ma pauvre Marie était belle, fraîche et gaie comme toujours. Mais au bout d'un mois, je la surpris un soir qui pleurait dans le jardin...

» — Qu'as-tu donc, ma fille ? — Je la pris sur mon cœur.

» — Je n'ai rien, mon père !

» — Où est Léon ?

» — Je ne sais, il va revenir ; mais parlons de tes tulipes.

» Je ne voulus pas la contrarier. Le lendemain, je

vis bien qu'on se faisait la guerre, une petite guerre d'escarmouches, un mot par-ci, un mot par-là. Je ne comprenais pas trop, cependant il me sembla que ma fille était jalouse. Moi, je me mis à rire. — Jalouse, de qui ? jalouse, de quoi ? — Allons donc ! me disais-je en la regardant, quand on a pour soi une pareille figure, on ne craint pas les dangers de la guerre.

» J'oubliai peu à peu, par un fatal aveuglement, ces petites scènes sans conséquence à mes yeux. D'ailleurs, je croyais fermement à la loyauté de Léon ; il était peut-être un peu léger et étourdi, mais il était d'un abord franc qui inspirait toute confiance. A cette heure même, tout en l'accusant, j'écoute je ne sais quelle voix qui prêche en sa faveur. Cependant, s'il était là, où vous êtes, il ne resterait pas debout plus que la maison.

» Ma chère fille souffrait et pâissait ; elle était atteinte au cœur du démon de la jalousie. Moi, je ne voyais rien ; je cultivais mes tulipes, tout en rêvant que je serais grand-père... Oui, je rêvais ainsi, comme un fou, à la veille... Mais passons.

» Vers le milieu de l'été, on mit en vente la maison du cabaretier, j'étais à l'étude du notaire je ne sais plus pourquoi. J'y demeurai pour assister à la vente. Ce fut en vérité une chose curieuse. Tous les paysans du terroir étaient là par curiosité pure et simple comme j'y étais moi-même. On mit à prix :



Huit cents francs ; c'était pour rien, car, outre que la maison était bien bâtie, l'arpent de terre qui en dépend vaut au moins mille francs. Personne ne voulut hasarder une enchère. Les paysans qui se déchirent à belles dents le moindre héritage à vendre déclaraient qu'ils ne voudraient pas pour rien de la maison maudite. Suivant l'un, elle ne valait pas les droits d'enregistrement ; suivant l'autre, elle ne valait pas une année de contribution. Moi qui ne croyais pas alors qu'il y eût des maisons maudites ou des maisons bénies, je me moquai de tous leurs contes de vieilles femmes, et, pour donner un certain poids à ma parole, je mis une enchère de vingt-cinq francs. Vous devinez ce qui arriva : on m'adjugea la maison. Je n'en fus pas fâché. Je racontai en riant l'aventure à mes enfants. Le lendemain nous y allâmes tous les trois en promenade. Ce jour-là ma fille était si pâle et si triste que je fus ramené à mes inquiétudes. Pendant que son mari courait dans le jardin, elle s'était appuyée sur une fenêtre, dans l'attitude du recueillement et de la souffrance.

» Je m'approchai d'elle et je lui pris doucement la main.

» — Marie, qu'as-tu donc à rester ainsi triste et pensive ?

» Elle leva les yeux comme si elle se fût éveillée à ma voix.

» — Je n'ai rien, mon père.

» — Tu es pâle, tu es triste, parle-moi.

» — Je suis triste, parce que je suis ici.

» — Allons, te voilà comme tout le monde.

Tu crois donc à ces folies-là ?

» — Peut-être. Cette maison est un gîte funèbre. Ne vois-tu pas des ombres qui passent ? ne respirestu pas l'odeur de la tombe ? La mort est ici, je la sens autour de moi.

» — Enfant ! mais ne te désole pas si mal à propos, tu n'habiteras jamais cette maison, pas même en songe.

» Ce que m'avait dit ma fille m'avait frappé malgré toute ma rude philosophie, à ce point que je n'eus pas la force de me moquer d'elle. D'ailleurs, moi-même, j'ai toujours cru aux pressentiments. J'ai été blessé sept fois. Eh bien ! j'ai senti venir sept fois les balles. Nous retournâmes chez moi un peu attristés, car Léon lui-même semblait plus rêveur que de coutume. Maudite maison ! me disais-je tout bas. Pourquoi diable ai-je eu la fantaisie de mettre une enchère !

» J'arrive au terme de cette triste histoire. Léon, s'ennuyant de n'avoir rien à faire, parla de cultiver le jardin en jachère. Ma pauvre Marie s'y opposa de toutes ses forces ; moi, ne voyant aucun mal à cela, je pris le parti de son mari. Comme elle se résignait toujours, elle se résigna en silence. J'ou-



bliais de vous dire que Léon avait pour elle toutes sortes de tendresses. Il avait l'air de vouloir tout ce qu'elle voulait, il lui parlait des espérances et de l'avenir, enfin il m'aveuglait le mieux du monde. Hélas ! il n'aveuglait pas Marie.

» Il alla donc à la maison maudite une ou deux fois par semaine, peut-être plus souvent, qui sait ! Il y allait même le soir sans nous le dire. Malgré tous ses détours, ma fille devina tout. Un soir, il nous quitta sous prétexte d'une visite au médecin. Elle jeta un châle sur ses épaules et monta ici sans m'avoir averti. Que vit-elle ? qu'entendit-elle ? Elle ne m'a rien confié, mais j'ai fini par deviner aussi. Pourquoi n'ai-je pas deviné plus tôt ?

Elle vit Léon montant le sentier avec une femme ; il l'entraînait comme une bête féroce entraîne sa proie ; il parlait à peine et se retournait de temps en temps avec un peu d'inquiétude. Il arriva ainsi à la porte de la maison. Alors, prenant la clef, il voulut ouvrir. Mais la femme qui l'accompagnait refusa d'entrer. La pauvre Marie, cachée dans la haie, entendit Léon prodiguer à sa maîtresse tous les beaux mots d'amour qu'il avait dits à sa femme. Voilà ce qu'elle vit, voilà ce qu'elle entendit !

» Cette malheureuse, qui consentait à jeter le poison dans le cœur de son complice et de sa victime, était la fille du maître d'école de Montbrunehault, un ivrogne qui gouvernait son école et sa

maison le verre à la main. Angélique était une fille perdue, le rebut de tous les honnêtes garçons du pays. Je ne puis deviner comment elle a séduit Léon. Ou il était bien aveugle, ou il était bien dépravé. Enfin, l'amour est un abîme ; dès qu'on veut y voir, on s'y perd. Cependant cette Angélique ne manquait pas d'une certaine beauté soldatesque. On en eût fait une vivandière.

» Ce soir-là elle ne voulut pas entrer dans la maison maudite. Pourquoi ? Ne vous y méprenez pas, parce que c'était un vendredi. Elle promit d'y venir le lundi suivant vers huit heures et demie. Ils s'éloignèrent lentement et sans bruit comme des criminels ou comme des amants, si vous le voulez.

» Ma fille revint avec la mort dans le cœur. Elle ne dormit pas de la nuit. Le lendemain dès l'aube elle partit en disant qu'elle allait se promener dans un pré qui est au bout de mon jardin. Elle avait pris la clef du *Nid de Corbeaux*. Elle vint ici, où nous sommes ; on ne sait ce qu'elle y fit. On pense qu'elle ouvrit une fenêtre et qu'elle décrocha un contrevent, afin de pouvoir pénétrer par là dans la maison un jour qu'elle n'aurait pas la clef.

» Je ne sais si j'aurai le courage ou la force de poursuivre et d'achever. Mais ne comprenez-vous pas l'horrible dénouement de cette histoire ? Ma pauvre Marie ! — un ange, — oui, déjà c'était un ange. Elle était blanche comme une statue, et chan-



celante comme un roseau. — Le lundi nous passâmes plus de quatre heures ensemble, tantôt dans la maison, tantôt dans le jardin. Je lui parlais de sa pâleur, elle me répondait par le plus charmant sourire. Il y avait quelque temps que je ne l'avais pas trouvée si gaie. Seulement à diverses reprises elle me parla d'un voyage, je ne sais où, en Italie, en Allemagne. Hélas ! elle savait bien où elle voulait aller. Et, en me parlant de ce voyage, elle m'embrassait ; et, m'appuyant sur son cœur... Tenez, je la sens encore, la pauvre enfant... »

Le vieux soldat coupait son discours à chaque phrase par un soupir ou un sanglot. Comment dépeindre toutes ses angoisses ! Il se leva et me dit de le suivre. Il ne pouvait rester en place. La nuit était tombée, sombre et triste. Le vent pleurait sur le feuillage sec de la chênaie. Un cri plaintif d'oiseau nocturne éveillait l'écho de la vallée. Mes chiens ne me perdaient pas un seul instant du regard, comme s'ils eussent redouté quelque événement. Nous marchâmes lentement sur les décombres de la fatale maison. Après un silence, le colonel poursuivit ainsi :

« Ce que je vais vous dire, tout le pays le sait. Si vous êtes au château de Méré, comment ne vous l'a-t-on pas appris ! Voilà, du reste, la déposition de la fille du maître d'école, car le procureur du roi a fait une enquête :

» Cette fille donc arriva de huit à huit heures et demie à la haie du jardin. Il avait fait un orage, la nuit était venue plus tôt que de coutume. Après avoir attendu quelques minutes, elle entra dans le jardin et s'y promena le long de la haie pour voir si Léon ne venait pas ; et, ne voyant rien venir, elle s'approcha de la maison. Comme elle passait sous les contrevents, elle crut entendre un gémissement, elle eut peur et s'éloigna de quelques pas. Alors elle entrevit au-dessus de la haie un moissonneur qui s'en revenait de la montagne. Elle reconnut même Claude Aubert, un des voisins de son père. Elle se jeta sur le sable de l'allée pour ne pas être vue. Presque au même instant elle entendit la voix de Léon Évrard qui venait de franchir la haie. Elle alla à sa rencontre en disant qu'elle avait peur. Il la traita de folle. Ils allèrent du même pas vers la porte de la maison sans se dire grand'chose. Il lui apprit que par un hasard bien heureux sa femme s'était couchée de bonne heure avec la migraine, — le lâche ! — Elle lui dit que sa femme était blanche comme un cierge et qu'il fallait y prendre garde. Il répliqua que Marie devait être pâle pour être belle. Elle remarqua que, tout en parlant avec un air d'insouciance, il ne pouvait s'empêcher de trembler et de claquer des dents. Elle avait regret d'être venue, mais elle n'osait s'en aller de peur de le fâcher. Pourtant, quand elle vit la porte, elle lui dit qu'il



ne fallait pas entrer, que c'était une mauvaise action, que cela leur porterait malheur. Il essaya de rire pour lui faire changer d'idée, mais elle vit bien au clair de la lune qu'il y avait quelque chose de triste dans sa figure. Il mit la clef dans la serrure, il ouvrit la porte et lui fit signe de passer. Elle répondit qu'elle ne passerait pas la première pour un empire. — N'ayez pas peur, lui dit-il en l'entraînant, nous allons faire du feu, et alors... Alors cette fille poussa un cri d'effroi : elle craignait de voir apparaître les ombres des victimes du *Nid de Corbeaux*, et voilà qu'elle vit... — Hélas! c'était presque un fantôme! — elle vit ma pauvre Marie qui était venue mourir là! « Qui vive! s'écria Léon Évrard avec une surprise craintive. — Moi, répondit Marie avec une douceur angélique. — Vous êtes donc folle! dit-il en ne sachant plus ce qu'il disait. — Léon, j'ai eu tort de venir, pardonnez-moi... »

» Voilà quelles furent ses dernières paroles, du moins voilà tout ce qu'entendit Angélique qui était tombée à demi évanouie sur le seuil.

» Le soir j'étais à fumer sur le chemin, un peu inquiet de ne voir revenir personne, quand une faneuse de foin me dit en passant qu'elle avait rencontré ma fille bien pâle et bien défaite sur le sentier du ravin qui conduit ici. Cette fois un pressentiment me frappa au cœur; j'appelai ma fille, j'appelai Léon Évrard. Je partis sur-le-champ. J'en-

tendis bientôt une grande rumeur sur le versant de la montagne. Des moissonneurs s'étaient détournés pour entrer ici sur le cri qu'avait poussé Angélique. J'arrivai en toute hâte. On venait d'allumer du feu dans la maison. Quand on me vit entrer, un silence de mort m'avertit de mon malheur. — Qu'y a-t-il? demandai-je tout chancelant. — Il y a, me répondit un moissonneur, que votre fille est morte, que M. Évrard s'est enfui en nous voyant, que cette coquine, qui se débat comme un chien, ne veut pas nous dire un mot.

» La fille du maître d'école était tombée dans une attaque terrible. Personne ne voulait la secourir. Je me jetai tout éperdu sur ma pauvre Marie que deux femmes soulevaient dans leurs bras devant le feu.

» Je ne pouvais croire qu'elle fût morte, je lui parlais comme de coutume. J'étais fou! mais ne le suis-je pas encore! »

Le vieux colonel se frappa le front et tomba dans un morne accablement.

« Je vous ai tout dit, reprit-il en me prenant violemment la main, ma fille était morte, morte de jalousie et de chagrin, morte d'une blessure au cœur. Le coup était porté depuis plus de deux mois. Elle nous avait masqué son agonie avec un courage qui me fait prendre le nôtre en pitié. Pauvre sainte victime! elle a accompli le sacrifice un



sourire sur les lèvres et une couronne de roses sur le front. Que vous dirai-je encore? Il ne revint pas, le lâche! Il a peur, il a peur de moi. On l'a accusé d'avoir assassiné sa femme; il ne l'a pas assassinée, mais il l'a tuée lentement. On a dit qu'elle s'était empoisonnée: non, je réponds d'elle; la jalousie seule l'avait empoisonnée. On a aussi accusé cette misérable fille, on a fait une enquête, mais on a tout abandonné. Est-ce qu'on punit ces crimes-là? On punit le pauvre diable qui a détroussé un passant pour souper, c'est la justice des hommes; mais Dieu seul juge les crimes du cœur. Maintenant vous comprenez pourquoi j'abats cette maison. Pas une pierre ne restera debout, pas une plante ne fleurira dans le jardin. »

Disant ces mots, le colonel Bory détourna quelques pierres pour prendre au foyer maudit une poignée de cendres. Il la jeta autour de nous avec une sainte et funèbre colère. A cet instant, un de mes chiens se mit à hurler, soit qu'il fût attristé par le son des cloches ou le bruit du vent, soit qu'il eût compris quelque chose à cette histoire.

Comme je saluais tristement et silencieusement le colonel, je vis passer sur nous une nuée de corbeaux.

## NINON ET MAINTENON

### I

N'est-il pas bon pour l'esprit de rouvrir les portes des siècles et d'évoquer les figures aimées de l'histoire littéraire? On vient de publier un livre sur Ninon et sa cour. Je franchis le seuil de la belle pécheresse et je m'assieds au coin de son feu. Louis XIV disait à son couchant: « Du temps que j'étais roi. » Il disait bien, car il y avait longtemps qu'il n'était plus que l'ombre du roi. Frédéric à qui on demandait quel roi il craignait le plus. « Le roi Voltaire, » répondit-il. Et il disait bien, car l'esprit humain avait en ce temps-là couronné Voltaire. Ninon de Lenclos, quand madame de Maintenon fut madame de maintenant, s'écria: « Il y a une reine, mais où est la cour? » Et elle disait bien, car la cour était toujours chez Ninon.